

# REVUE DE PRESSE

*Derrière la chair*, Stanislas Petrosky



LA  
**MANUF**  
la manufacture de livres

la manufacture de livres

## **Entre Mad Max et The Walking Dead : Derrière la chair, une enquête qui retourne le cerveau**

Nicolas Gary : 4-5 minutes

Gyrophares, sirènes, caméras braquées sur un braquage express. Le spectacle est déjà en place avant même que l'enquête ne commence : un théâtre criminel où tout semble déjà écrit, où le récit public précède l'enquête réelle. Mais Stanislas Petrosky choisit un autre angle. Rachid, flic et narrateur, ne supporte pas cette dramaturgie facile. Il le dit avec une lucidité rageuse : « Il est plus simple de taper sur les flics et de glorifier le truand pour faire de l'audimat que d'être du côté de la justice. »

Le roman vire alors à la contre-histoire racontée depuis la tranchée policière, une plongée dans les coulisses d'un métier que la fiction caricature trop souvent. Dans un amphithéâtre, Rachid remonte à l'origine de sa vocation : « Je viens de la banlieue... J'étais jeune, un brin naïf, je pensais changer, non pas le monde, mais déjà mon quartier. » La confession vire à la tonalité autobiographique, comme si le polar basculait vers le manifeste intime.

La narration avance par visions, comme un carnet de terrain halluciné. Une scène d'accident surgit avec la violence d'un film post-apocalyptique : « une vision apocalyptique, entre Mad Max et The Walking Dead... des carcasses calcinées, encore fumantes ». Le texte joue avec l'imaginaire collectif, tout en s'ancrant dans une précision procédurale obsédante. Ici, l'enquête ne relève pas du spectaculaire : elle se construit dans les gants, les relevés, les silences, les gestes répétés.

Puis, insidieusement, le roman glisse vers une zone grise. Les identités se démultiplient, les masques se superposent. Un visage revient, « barbu, le cheveu et le poil grisonnant », et la paranoïa s'invite dans la mécanique rationnelle. Cécilia met en garde : « tu pars dans des délires, mon pauvre ami ». Le suspense ne naît plus d'un twist spectaculaire, mais d'un doute intérieur, d'une hypothèse qui contamine la conscience. L'enquête devient un miroir mental, une dérive contrôlée.

La langue épouse ce vertige. Courte, syncopée, nerveuse, elle avance par à-coups, comme une pensée sous adrénaline. Les dialogues claquent, les descriptions surgissent en rafales, les références culturelles arrivent en contrebande : « Puis il sortit en sifflant Chi Mai d'Ennio Morricone. » En une bande-son fantôme, tout juste évoquée, le récit prend une tournure 7e Art : le roman se regarde vivre, caméra mentale vissée au crâne, comme un flic qui s'écouterait penser à travers un micro ouvert.

On pourrait reprocher au texte quelques plages explicatives où l'enquête se met à marcher, à respirer plus lentement, comme un policier qui s'arrête pour fumer une cigarette sous un lampadaire. Mais ce ralentissement devient presque une signature, une esthétique du temps réel, une manière de dire que la vérité ne surgit pas en sprint, mais en marches obstinées. Et dans ces pauses, le roman gagne une densité étrange : il laisse entendre le froissement des dossiers, le cliquetis des stylos, la fatigue des corps.

*Derrière la chair* n'est pas un polar qui court après le spectaculaire ; c'est un polar qui regarde le spectaculaire se fabriquer — et s'en méfie. Petrosky préfère la friction à l'explosion, le soupçon à la certitude, l'hypothèse tremblée au twist tonitruant. C'est un livre qui pense pendant qu'il raconte, qui doute pendant qu'il avance, qui glisse parfois dans une sorte de fièvre contrôlée, comme si le narrateur lui-même se regardait dériver dans sa propre enquête.

Et puis il y a cette énergie souterraine, ce groove discret mais tenace, cette impression que chaque détail pourrait être une clé, que chaque visage pourrait être un masque, que chaque certitude pourrait se retourner comme un gant latex. Le roman finit par produire un effet rare : il ne donne pas envie de résoudre l'énigme, il donne envie d'habiter l'enquête, de rester dans cette zone trouble où la procédure devient poésie et la paranoïa une méthode.

Un polar qui accepte la lenteur comme outil, le doute comme moteur, la réalité comme matériau brut. Un roman qui avance comme une filature sous acide, avec des fulgurances, des pauses, des obsessions — et cette conviction, au final, qu'on vient d'assister à quelque chose de singulier, de nerveux, de profondément intelligent.

Par [Nicolas Gary](#)

Contact : [ng@actualitte.com](mailto:ng@actualitte.com)

# Le Courrier Cauchois

quelqu'un qui a besoin de voler, je sais ce endroits où je me sens comme chez moi. de quitter le quotidien pour 1 h 30, venez, c'est le bon moment pour se décontracter.

## Stanislas Petrosky : le noir est "Derrière la chair"

### Le Havre

Un carambolage mortel sur le port du Havre. Un gang de braqueurs et des filières d'immigration. Le livre frappe fort.

"J'avais envie de donner de la visibilité à un service qui en a peu : l'unité de police d'identification des victimes de catastrophes (UPIVC)." Stanislas Petrosky, de son vrai nom Sébastien Mousse, ancien saint-romain désormais installé au Havre, aime s'aventurer là où les autres auteurs de roman noir ne vont pas.

### "Et ce fut une vision apocalyptique, entre Mad Max et Walking Dead..."

Après Lyon et les prémices de la médecine légale du professeur Lacassagne, qui ont séduit Folio, il revient dans l'époque contemporaine pour son nouveau roman. Il s'intéresse à ces policiers, et parfois ces gendarmes, qui doivent donner un nom aux victimes d'événements exceptionnels, comme les accidents d'ampleur ou les attentats. Fini la Capitale des Gaules, il lui préfère un lieu qu'il connaît bien : le premier port de France.

Il imagine un carambolage effroyable : une voiture qui percute un bus de tourisme. Le drame fait cinquante morts. L'UPIVC est évidemment envoyée sur place. L'officier s'appelle Rachid Kalef, un passé actif et une

blessure intérieure qui se voit à l'extérieur. "Je voulais un flic qui soit affublé d'un handicap", assume le romancier. Le lecteur découvre vite lequel.

### Le gang aux 1 000 visages

Sur les lieux, le lieutenant fait face à une scène dantesque : "Il n'y avait personne, aucun véhicule, comme une impression de calme absolu, puis ils commencèrent à distinguer quelques véhicules de secours, rampes de gyrophare allumées, et ce fut une vision apocalyptique, entre Mad Max et Walking Dead... Au premier plan des véhicules aux tôles tordues et déchirées, aux vitres éclatées, enchevêtrés les uns dans les autres, puis ce furent des carcasses calcinées, encore fumantes par endroits." Le décor est posé. L'enquête se complexifie. La commissaire Cécilia Rosen le rejoint. Elle fait la chasse à un gang de braqueurs de haut vol appelé les 1 000 visages. Le mystère s'épaissit comme un brouillard normand quand il s'avère que le conducteur de l'auto impliquée dans la collision n'en est pas le propriétaire.

### L'immigration des Tatars

Les investigations vont mener les policiers vers la filière d'immigration des Tatars. Ce peuple turc vit au centre et au sud de la Russie, en Ukraine, au Kazakhstan, en Turquie et en Ouzbékistan. "Le sujet m'intéressait. J'ai eu la chance de faire une rencontre qui m'a permis de le creuser", glisse l'auteur. L'ensemble donne un livre tendu, efficace,



Stanislas Petrosky : "J'avais envie de donner de la visibilité à un service qui en a peu : l'unité de police d'identification des victimes de catastrophes (UPIVC)"

original qui s'apprécie comme une bonne bière : rapidement tout en savourant et en espérant la deuxième !

■ "Derrière la chair", roman de Stanislas Petrosky, La Manu, 224 pages 14,90 euros. Le livre est sorti le 12 février.

**"Un livre tendu, efficace, original qui s'apprécie comme une bonne bière : rapidement tout en savourant et en espérant la deuxième !"**